

et d'en livrer les auteurs aux tribunaux chargés par la loi de les punir.

On pourrait garder une partie de la police municipale telle qu'elle est actuellement, mais je crois qu'il serait de toute nécessité d'avoir pour chef un *bon sujet*, hypnotiquement parlant, comme disait Dumanet.

Si les membres de tous les comités de police du monde comprenaient bien l'importance de leurs fonctions, ils n'hésiteraient pas à faire des expériences afin de juger de la force hypnotique dont sont doués les candidats à la haute position de chef de la police d'une ville.

Celui qui réussirait le mieux à endormir les échevins et à leur faire croire que des vessies sont des lanternes serait nommé—je sais bien qu'on y arrive quelquefois par d'autres moyens, mais je parle en ce moment au point de vue essentiellement scientifique.

. Les détectives, de leur côté, ne devraient être choisis également que parmi les *bons sujets*, et les avantages de ce choix sont assez évidents pour que point ne soit besoin d'insister sur le sujet.

Un crime a été commis, on retrouve l'arme qui a servi à l'assassin, mais on n'a aucune indice qui puisse faire découvrir l'auteur de l'assassinat. Vite, un détective est soumis au sommeil hypnotique, on lui fait sentir le couteau, il voit la main de celui qui l'a tenu, les traits du criminel deviennent distincts pour lui, il le suit dans ses pas et démarches et rien de plus facile que le prendre.

Je pourrais multiplier les preuves de l'excellence du système que je recommande, mais comme la question a été déjà discutée à plusieurs points de vue, il me semble que les pères de la cité ne manqueront pas de saisir cette occasion de mettre tous les candidats d'accord en posant le problème comme je le fais.

Il faut enfin que le magnétisme quitte le théâtre pour circuler dans la rue et rendre de véritables services.

Aux plus endormeurs la palme !

. Une autre grande question qui occupe beaucoup de monde est une nouvelle loi des licences que l'on prépare en ce moment, et qui contient d'excellentes réformes.

Comme cette loi n'est pas encore votée et qu'elle est appelée à subir bien des améliorations, je ne vois pas pourquoi je ne dirai pas mon mot comme les autres, quitte à avoir aussi peu de succès en ce cas que dans l'affaire de la police.

Vous savez tout aussi bien que moi que le but des législateurs n'est pas d'empêcher de boire de la bière, du vin ou du cognac, mais bien de réduire les occasions de boire trop.

A mon sens, une des causes qui influent le plus sur l'accroissement de l'ivrognerie, est l'existence des comptoirs, création essentiellement anglaise, mais qui a envahi tout le nouveau-monde et s'est établie d'une manière inquiétante en Europe.

Boire au comptoir était en France, il y a vingt ans, faire acte de mauvais goût, on buvait toujours assis, près d'une table, on causait, on lisait, et quand on avait dépensé dix ou quinze cents pendant la soirée, c'était bien tout.

Aujourd'hui des *bars*, dits américains, se sont établis en plusieurs endroits de Paris, on boit debout et nous savons que quand on boit au comptoir on boit beaucoup, trop souvent.

C'est ma *traite*, c'est sa *traite*, c'est ma *tournee*, c'est sa *ronde*, et cela ne finit guère sans que le porte-monnaie ne s'allège de beaucoup en très peu de temps.

Supprimer les comptoirs, c'est enlever une occasion de boire et c'est aussi éviter à l'hôtelier une foule de dépenses inutiles.

Les pays où l'on boit le moins, France, en Espagne et Italie, sont ceux où il y a le moins de comptoirs, quoiqu'il y ait tout autant de cabarets qu'ailleurs.

Rien ne coûte d'essayer.

Leon Tiedin

NIAGARA

II

La guerre était bien déclarée, cette fois. La campagne de 1687 occupa tout l'été ; elle fut brillante pour les armes françaises. M. Denonville, voyant les Iroquois terrifiés, parce que les Anglais n'étaient pas venus à leur secours, en profita pour établir un fort à Niagara, avec le chevalier de Troyes en qualité de commandant et cent hommes. M. de Troyes revenait de la baie d'Hudson, où il avait fait merveille.

La Potherie (II, 203), après avoir parlé de la destruction des villages iroquois, durant l'été de 1687, ajoute : « Tout étant ruiné, l'armée reprit le chemin de Niagara. M. de Denonville y fit faire un fort, où il laissa pour commandant M. des Bergères, capitaine des troupes, avec cent Français en garnison. »

La Potherie n'a pu avoir connaissance de ces faits que treize ou quatorze ans plus tard. Je préfère m'en rapporter aux écrits des personnes qui suivaient les événements à la piste et en prenaient note.

Toutefois, il est probable que La Potherie ne se trompe que de date, car il y a lieu de croire que M. Des Bergères a commandé au fort Niagara après M. de Troyes.

« La maladie s'étant mise bientôt après dans la garnison, elle y périt toute entière. On attribua ce malheur à l'air du pays. Il y a cependant bien de l'apparence qu'il fut uniquement causé par les vivres, qui étaient gâtés. Quoiqu'il en soit, cette importante place fut, peu de temps après, abandonnée et ruinée, au grand regret de M. de Denonville. » (Charlevoix I, 518.) Ceci est un bon résumé des faits que nous allons voir en détails.

Gédéon de Catalogne, alors officier des troupes dit, dans son *Recueil*, que M. de Denonville fit construire à Niagara « un fort à quatre bastions de gros pieux, ce qui fut fait en huit jours. » On était à l'été de 1687. « Le fort étant fini, on fit (on y laissa) un détachement de cent soldats d'élite, six officiers, un garde-magasin, trois charpentiers, commandés par M. de Troyes, après quoi M. le marquis de Denonville avec M. de Callière et les miliciens, prit la route de Montréal par le même côté (sud) du lac ; et M. le marquis de Vaudreuil, avec les troupes réglées, passa par le côté nord du lac, en faisant le tour du cul-de-sac. » C'est la baie de Burlington. Continuons de citer. « Nous n'eûmes pas plutôt quitté le pays des Iroquois que toutes ces nations s'assemblèrent et partirent comme des forcenées pour venir sur nos côtes. Une de nos barques venant de Niagara fut attaquée sur le lac, mais la bravoure de quelques matelots canadiens la défendit. »

Le même annaliste fait la réflexion suivante : « Enfin, voilà la prédiction d'un Sauvage arrivée ! Le nommé Louis Atarice (Atavia ? Atarhea ?) à qui Louis XIV donna son nom, étant en France... lorsqu'il vit commencer la guerre, dit à M. le marquis de Denonville (ce devait être à la fin de 1684) que son entreprise lui paraissait grande, et que s'il n'y prenait garde de près, qu'il ferait peut-être comme celui qui va fourgailler un nid de guêpes, qu'à moins qu'il ne trouve moyen de les écraser toutes à la fois, il court risque d'en recevoir des piqures. »

Fourgailler les Iroquois, rude besogne en effet, et qui nous a coûté chère !

M. de Belmont, prêtre du séminaire Saint-Sulpice, écrit, dans son *Histoire du Canada* :

« Le 24 septembre 1687, la barque chargée de vivres partit pour Niagara avec le Père Lamberville. Le fort Katarok8y fut assiégé un mois ; celui de Niagara fut assiégé par quarante canots, et on coula bas quelques canots... M. de Troyes mourut de la dissenterie. La nourriture avait donné à tous la dissenterie, qui s'était mise au camp, à cause des porcs frais et des fèves que l'on mangea. »

Entendons-nous sur quelques points de cette citation. D'abord, elle ne mentionne pas le mécontentement qui régnait à Niagara au moment où les Iroquois assiégèrent le fort. Ensuite, elle fait mourir M. de Troyes dans l'automne de 1687,

tandis qu'il mourut au printemps suivant. Il est à croire aussi que le mot « porcs frais » est là pour « porcs salés », et que la garnison mangeait ce que nous appelons *pork and beans* : des fèves et du lard.

Le même annaliste ajoute :

« Février 1688.—M. de Saint-Hélène va quérir le Père Lamberville qui avait le scorbut, et avitailler le fort de Katarok8y. Vingt soldats malades. M. de Villeneuve commandant, y meurt, aussi M. de Troyes. M. de la Durantaye meurt à Niagara, et presque toute la garnison, du scorbut, qui ne manque point aux garnisons nourries uniquement de salé, et assiéguées sans pouvoir sortir ni avoir des herbes. »

Les herbes sont là pour légumes ; La Durantaye pour un autre nom ; Villeneuve pour Vallorennes ou un autre personnage ; on croirait que M. de Troyes mourut à Cataracouy, ce qui n'est pas le cas.

Quel malheur que l'on imprime aussi ignoramment nos manuscrits historiques ! Cette *Histoire* de M. de Belmont ne dépasse pas trente-six pages ; j'y ai fait quarante-sept bonnes grosses corrections.

Dans un troisième article, nous verrons ce qui eut lieu au fort Niagara, l'hiver de 1687-88, deux cents ans avant la publication des présentes lignes.

Benjamin Sulte

SUR LA PERSÉVÉRANCE

Le poète Wordsworth raconte, dans son *Excursion*, que le ciel s'étant couvert, il n'en continua pas moins sa course dans les montagnes, en dépit de la sensation désagréable que cause la pluie sur le dos : il donne pour raison qu'abandonner un projet pour éviter un léger inconvénient est dangereux pour le caractère.

Nous vivons dans un monde où l'on ne doit pas se décourager pour des bagatelles ; nous y trouvons bien des obstacles dont on peut dire que les combattre c'est vivre, et les surmonter c'est vivre noblement.

Un de mes amis faisait l'ascension de la montagne de Bencznacham (1) ; il se croyait déjà au sommet, quand il s'aperçut que la vraie cime était encore éloignée de deux milles à l'est, et que le seul chemin était une arête d'après rochers, rude sentier pour un pied déjà las. Le pire, c'est que la cime était déjà perdue dans le brouillard, et que dans une heure le soleil allait se coucher. Il se décida prudemment à redescendre par le plus court chemin. Mais que fit-il le lendemain ? Il reprit son ascension, et savoura son dîner sur le dernier piton de la cime, « afin, disait-il, que la plus belle montagne des Highlands ne fut pas associé dans son esprit au souvenir d'une mésaventure et d'un échec. »

Ne reculez jamais devant une difficulté, surtout au début d'un nouveau travail. Au fond, le difficile seul vaut la peine qu'on l'exécute, et on l'exécutera qu'à l'aide d'une volonté résolue. Dans le monde de l'action, vouloir, c'est pouvoir, du moins une volonté persistante, quand les circonstances ne sont pas toutes à la fois défavorables, équivalant à la victoire.

Une seule chose peut donner à la vie humaine son vrai sens et sa vraie dignité : c'est l'énergie dans le bien, et cette énergie ne s'acquiert que par l'exercice même. Si vous vous figurez trouver grand secours dans les livres, dans les argumentations, dans les discussions savantes, vous vous trompez du tout au tout. Livres, discours, cela peut vous éveiller au bien, cela peut être, dans votre voyage, comme le poteau indicateur qui vous empêche de vous égarer dès le départ, mais ne peut vous faire avancer d'un pas. Ce voyage, vos pieds seuls ont à le faire.

JOHN STUART BLACKIE.

(1) Haute de 4,150 pieds, point culminant de la chaîne du comté d'Argyle.